

Christianismes orientaux

Histoire et traditions des christianismes orientaux

Le christianisme en Iran sassanide à l'épreuve des déportations (fin)

Florence Jullien



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asr/251>

DOI : [10.4000/asr.251](https://doi.org/10.4000/asr.251)

ISSN : 1969-6329

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 231-234

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Florence Jullien, « Histoire et traditions des christianismes orientaux », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 115 | 2008, mis en ligne le 21 octobre 2008, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/asr/251> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.251>

Histoire et traditions des christianismes orientaux

Le christianisme en Iran sassanide à l'épreuve des déportations (fin)

Cette année a été consacrée au troisième et dernier volet de notre réflexion sur le phénomène des déportations en Iran sassanide et à l'étude de son incidence sur la christianisation de l'empire.

1. Une mixité culturelle

La problématique retenue fut celle du bilinguisme de ces communautés chrétiennes, en particulier à travers un examen approfondi et documenté des implantations monastiques dites « mixtes » en territoire iranien. Elle rejoint la question de l'intégration ecclésiale de ces communautés, question fondamentale pour comprendre les mécanismes de fonctionnement interne de l'Église de Perse. Pourtant, si le maintien d'une spécificité grecque parmi la chrétienté issue de la déportation semble réelle quant à certains traits de l'onomastique – au regard, par exemple, des actes synodaux de l'Église de Perse (du ^ve siècle notamment) – nous avons pu constater que ceux-ci sont néanmoins peu révélateurs du degré d'enracinement culturel de ces individus. L'étude des monastères mixtes (ayant donc adopté un bilinguisme liturgique) implantés en Iran sassanide après les déportations a permis d'évaluer au plus près ce phénomène de mixité interculturelle. La *Chronique de Séert* présente l'un de ces lieux de culte avec offices partagés en grec et syriaque entre Caramaniens et Romains sur le site d'Iranshahr (A. Scher, I/1, [“Patrologia Orientalis” IV], Paris 1907, p. 222 [12]). La mention de la résidence du métropolitain a été l'une des clefs d'interprétation nous conduisant à identifier le toponyme à Rew-Ardeshir ; ce détail nous a conduits à la révision d'une situation géographique imprécise, et à écarter une localisation à la frontière du Bêth-Huzâyé, au Sud du Tab, proposée par J. M. Fiey, qui associait le site à celui de Rishahr des sources arabes, (« Diocèses syriens orientaux du golfe Persique », dans *Mémorial Mgr Gabriel Khouri-Sarkis*, Louvain 1969, p. 179-180, repris par M.-L. Chaumont, *La christianisation de l'empire iranien*, CSCO 499, Subsidia 80, Louvain 1988, p. 73 n. 85). La mention d'une structure ecclésiale chrétienne de langue syriaque suggère deux éventualités : ou bien il s'agit de déportés aramaïsants aux usages liturgiques marqués et différant des assemblées hellénophones ; ou bien il faut

y voir l'indice de cellules chrétiennes autochtones usant du syriaque comme langue liturgique. Le phénomène de *diglossia* (notamment syro / moyen-perse) repérable à travers l'épigraphie et l'onomastique, particulier à la sphère araméenne, était un fait ancien et largement répandu au sein des sociétés syrienne et mésopotamienne. À la lumière de témoignages comme celui, plus connu, de Théodoret de Cyr dans son *Histoire des moines de Syrie* (V, 5), nous avons mis en évidence que cette pratique liturgique bilingue était héritée de la sphère romaine orientale, et plus spécialement d'une tradition de l'Église antiochénienne. D'autres attestations sont venues confirmer la pérennisation de cette formation liturgique dans l'empire perse. Un exemple a été plus particulièrement approfondi, celui du monastère double des Syriens et des Perses fondé par Jean de Dailam à Arġan (Veh-az-Amid-Kavad), en territoire perse limitrophe avec le Bêth-Huzâyé. Un dossier des sources a été présenté, tenant compte des études entreprises par J. M. Fiey (« Jean de Daylam et l'imbroglie de ses fondations », *Proche Orient Chrétien* 10 [1960], p. 195-211) et de S. Brock (« A syriac life of John of Dailam », *Parole de l'Orient* 10 [1981-1982], p. 123-131). Ces éléments nous ont conduit à reconsidérer la part d'originalité liturgique dans les célébrations en Perse ; il semble bien y avoir eu intégration et adaptation d'un rite liturgique occidental.

Dans un deuxième temps, nous avons analysé les survivances des communautés chrétiennes de langue grecque en territoire iranien, avec, en question sous-jacente, celle de leur identité au sein de la structure ecclésiale perse. L'une des problématiques consistait à s'interroger sur le rôle des *poleis* pour le développement des communautés hellénophones. Les témoignages numismatiques ont permis de déterminer avec précision le degré d'acculturation de certaines élites ou potentats locaux, en particulier sous les Arsacides, dans des régions telle que l'Élam, le Qandahar, la Bactriane, l'espace kushan. L'avènement de la dynastie sassanide marque un tournant dans les relations entre pouvoir central et cités autonomes issues d'anciennes fondations. La politique graduelle de centralisation étatique tendit à remplacer progressivement le système de la *polis* en autant de cités-résidences royales, administrativement mieux encadrées, homogénéisant les semi-indépendances en une structure d'unification progressive des provinces autour de la figure royale (N. Pigulevskaja, *Les villes de l'état iranien aux époques parthe et sassanide*, Paris 1963, p. 94 ; V. G. Lukonin, « Political, Social and Administrative Institutions : Taxes and Trade », *CHI* 3/2, Cambridge 1996², p. 735. Voir N. Garsoïan, « Byzantium and the Sasanians », *ibid.*, p. 591). L'autonomie des *poleis* disparut progressivement, disparition déjà amorcée par certaines tentatives de souverains arsacides soucieux d'une part de réduire la pénétration d'une influence étrangère sur leur sol, et cherchant d'autre part à contrôler les flux humains, économiques et commerciaux de ces cités. L'expansion des communautés araméophones dans les cités et la superficialité de l'hellénisation chez les autochtones devaient limiter de plus en plus le rayonnement de la communauté linguistique grecque au sein de l'empire iranien.

L'étude de l'existence de doubles évêchés n'a pas permis de montrer la présence de hiérarchies autonomes sur des lieux d'implantation de déportés et les tendances sécessionnistes que nous avons pu relever, en particulier dans les *shebite* ou camps (comme à Shebita d-Belashqhar), ne sont pas significatives. Les traces d'un double évêché dans les synodes témoignent plutôt d'une administration bilatérale provinciale (Arzon des Perses et Arzon d-Baytha d-Aoustan, Rima, Shushtar). Nous avons pu constater d'une part que ces structures particulières de gouvernement ecclésial n'étaient pas nécessairement associées à d'anciens sites de déportations, puisque la majorité des sièges étudiés n'était pas liée, de près ou de loin, à la venue de déportés. D'autre part, cette structure ne relève aucunement d'un maintien en circuit clos d'une hiérarchie « étrangère » administrant une communauté ethniquement différente. Dans la plupart des exemples considérés, il s'agirait plutôt d'une co-administration épiscopale, pratique courante et largement attestée jusqu'à cette période (voir Eusèbe, *HE VI*, 11, 3).

Dans un dernier temps, nous nous sommes arrêtés sur la question des communautés mixtes : au niveau des indices textuels, pouvait-on distinguer un facteur d'identité communautaire qui permette de donner une définition de ces groupes chrétiens à double visage ? Observait-on par ailleurs un clivage interculturel perdurant ? Des éléments documentaires convergents, il est clairement ressorti que les noyaux de déportés de culture araméenne ou grecque ont contribué, en agents moteurs, à l'élaboration de cellules ecclésiales en territoire iranien dégagées d'éventuelles attaches avec leurs lieux de provenance.

Dans le prolongement de ces études, nous avons souhaité consacrer une réflexion sur le phénomène de survivance de ces chrétiens « grecs » en Iran et en Asie Centrale après la chute de la dynastie sassanide et l'avènement de l'islam en ces contrées (donc après le VII^e siècle) – chrétiens de rite melkite pour l'essentiel.

2. *Atelier de traduction : la Chronique d'Édesse*

Nous avons repris en première heure de cet enseignement un atelier de traduction de la *Chronique d'Édesse*, texte du VI^e siècle rédigé à partir des archives de la ville, et qui offre l'un des plus anciens témoignages sur le christianisme en Osrhoène et Mésopotamie septentrionale, théâtre de ces déportations massives. Ce texte me semble bien choisi dans le prolongement des cours précédents qui ont montré les interactions entre la cité d'Édesse et l'évangélisation de l'empire iranien. Cette chronique est le fruit d'une compilation de sources de provenances diverses depuis le III^e siècle, ce qui accrédiaterait particulièrement la valeur de ses données qui furent exploitées par d'autres chroniques plus tardives, comme la *Chronique ad annum 846*, ou celle du Pseudo-Denys du VIII^e siècle. Ces annales couvrent une période allant de l'an 131/132 avant notre ère jusqu'aux années 540 ap. J.-C. Le texte ainsi traduit, mis en contexte et commenté devrait aboutir à terme à une publication.

En complément à ce cours, comme l'an dernier, un travail de présentation bibliographique des ouvrages parus ces derniers mois dans le domaine des christianismes orientaux a été proposé.